

C'est en découvrant le manège forain qu'elle comprit qu'elle aurait dû refuser...

Face au carrousel, plantée devant les chevaux de bois aux yeux fixes, Suzanne se figea.

C'était bien là le rendez-vous. Mais pour la discrétion, on faisait mieux. Des familles au grand complet s'esclaffaient autour du manège. On se bousculait, on voulait monter sur le Mustang blanc, roi du manège, le plus haut, le plus beau.

« Pardon, mon fils était là avant. » Hurlait un père, oublieux un instant de la guerre et de la chienlit ambiante. D'un geste brusque, il saisit son gosse pour le hisser sur le cheval.

La musique carillonnait, prélude au vacarme qui suivrait d'ici peu. Les enfants goûtaient la joie de la liberté, l'illusion du voyage, de l'aventure. Le petit ticket rose leur offrait des souvenirs éternels.

Elle avait appris le message par cœur. « Devant le carrousel, tu attends. Tu tiens à la main une pomme d'amour. Celui qui viendra la prendre sait ce qu'il a à faire. »

Quand elle avait acheté la friandise, sa gourmandise fut vite émoussée. Pas une pomme d'amour ruisselante de caramel, pas de bonne odeur de sucre qui fond puis durcit et craque sous la dent, plutôt une pomme rouge au brillant ciré, échappée du chaudron de sucre pour tomber entre les mains expertes d'artisans maléfiques, une pomme factice avec un bâton trop long.

« N'y croquez pas ma p'tite dame. Vous y laisseriez vos jolies dents. » susurra le jeune vendeur, presque aussi énigmatique que la sorcière de Blanche-Neige.

Il était de mèche avec l'équipe, celui-là. Le genre à dynamiter les voies ferrées.

Tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'elle servait d'appât, que le rendez-vous avait pris du retard, qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps devant sa pomme sans y toucher et que, jamais, plus jamais, elle n'accepterait de filer un coup de main à la Résistance. Elle aurait dû refuser mais elle ne savait rien refuser à Albert, son aîné de 2 ans, son modèle, son frère adoré.

Au départ, il avait parlé d'un tour à la fête foraine et d'un petit service à leur rendre. Rien de bien méchant, juste remettre un objet à un ami. Cinq minutes tout au plus, risque zéro. « Tu

penses bien que j'enverrais pas ma p'tite sœur au casse-pipe » avait-il ajouté en la serrant dans ses bras.

Piquée devant le manège, elle sortit un mouchoir de son sac, histoire de se donner une contenance et faire mine d'anticiper les traces rouges laissées par la pomme. Une maman s'approcha.

« C'est lequel le vôtre ? » demanda-t-elle, presque joyeuse.

« Le petit blond, là-bas, il est caché par le Mustang, je lui garde sa pomme. »

« C'est agréable d'échapper à tout ça » dit-elle en désignant d'un geste vague les environs.

« Vous avez raison, profitez-en bien. » répondit Suzanne.

Elle s'éloigna avec un sourire, pour se rapprocher de son rejeton imaginaire. Toujours personne en vue. Ses idées s'assombrissaient. Elle sentait que les choses allaient mal tourner. C'était trop long. Bien treize minutes déjà qu'elle poireautait devant ce foutu manège, une pomme à la main. Si la situation prenait un tour dramatique, elle ne connaîtrait jamais la maternité. Son amoureux se consolerait, toutes les veuves de guerre lui tourneraient autour.

L'avantage avec une fausse pomme, c'est qu'elle ne collait pas, ne sentait rien et n'attirait pas le regard dans une fête foraine. Suzanne ne serait jamais une de ces résistantes qui circulaient à vélo, avec de lourds paniers suspects. De véritables appels à l'arrestation. Il en faut du courage pour faire partie d'un réseau. Elle n'avait pas cette vocation. Albert avait adhéré très jeune au Parti communiste puis en 1943 il avait rejoint la Résistance. Bien sûr, elle seule était dans le secret. Une telle révélation aurait tué leur mère. Elle comprenait la démarche de son frère, elle-même n'était pas réfractaire à l'idéal communiste, mais la Résistance, non, c'était trop. Trop dangereux, trop violent, trop loin de son caractère.

Elle se rapprocha du manège. La musique lui cognait les tympanes. L'ambiance se transformait. Quelques enfants abandonnèrent en hâte les chevaux de bois pour rejoindre leurs parents, les voix changeaient, l'air s'alourdissait ; un groupe d'allemands venait de faire irruption dans le monde de l'enfance. Des militaires un rien éméchés, braillards et volubiles, prêts à enfourcher le Mustang et à dévorer des pommes d'amour. Pas d'enfants avec eux, pas de femmes, ils venaient là se rappeler qu'ils avaient connu les joies enfantines de la fête foraine dans leur pays et qu'ils étaient été naïfs et heureux avant. Il fallait beaucoup de bière pour effacer la douceur de ces moments-là.

Situation désespérée ; Suzanne ne pouvait pas se risquer à côtoyer cette faune teutonne, prête à lui lancer des oeillades, à l'apostropher, à l'associer à leur virée, à la mettre en danger. Que faire de cette maudite pomme ? Un des Nazis venait de repérer Suzanne. Clin d'œil de connivence appuyé. Elle lui consentit un petit mouvement de tête et un timide sourire. Ni trop ni trop peu. Il fallait maintenant le décourager. Comment ? Retourner à l'étal de pommes d'amour et implorer de l'aide ? Ne pas bouger et laisser l'allemand gagner du terrain ? Retourner vers la jeune maman et faire comme si...

Pas le temps, l'allemand désigne la pomme de son index tendu et dit « Gut ! » avec un sourire carnassier. Elle plonge dans son sac, à la recherche de son mouchoir de coton, éternue, se mouche bruyamment, tousse, crache, rouge d'effort. L'étranger prend peur. Echapper à l'ennemi et mourir de la Tuberculose, ça n'a pas de sens. Il bat en retraite.

Ils sont maintenant une dizaine, bien décidés à prendre d'assaut le manège. Ce sera moins difficile que la Bastille, l'endroit s'est presque vidé. Sa présence devient suspecte. Elle va rendre cette pomme à son vendeur et prendre ses jambes à son cou. Impossible. Si elle fuit comme une coupable, non seulement les allemands vont lui courir derrière mais ils ne manqueront pas de faire une fouille bien minutieuse chez le marchand de confiseries. Une fois rattrapée, la Gestapo tombera sur son frère et démantèlera tout le réseau. Quant à elle, ils la laisseront croupir dans une cellule humide avant de l'expédier au fin fond de l'Allemagne.

La musique a changé, plus martiale, plus tonitruante. Tout semble se germaniser.

« Te voilà ! je te cherchais. » Un homme surgit derrière elle et l'entoure de ses bras. Pas le temps de voir son visage, pas le temps de se retourner. Sa surprise est telle qu'elle a failli lâcher la pomme. Ces bras d'homme autour d'elle sont si rassurants. Quoi qu'il advienne, son rôle s'achève, il va prendre le relais. Il se saisit de la pomme, la détache du bâton et la lance sur le quarteron de militaires. Le projectile, bourré d'explosifs, produit une déflagration et couche les hommes au sol, tordus de douleur, en proie aux flammes. Une cahute en bois s'embrase, les gens hurlent, s'égaillent en tous sens, le manège s'immobilise, les chevaux de bois s'abandonnent.

Suzanne est entraînée manu militari par le bourreau sauveteur ; elle plaque ses mains sur les oreilles, elle est sourde, aveugle, hébétée, monstre parmi les monstres.

« Bravo, Suzanne, tu as fait du bon boulot. » lance le résistant. « Pardon, je ne me suis pas présenté. Maurice. Un ami de ton frère. »

« Si j'avais su ce que contenait cette pomme, jamais je n'aurais accepté de vous aider. Vous êtes des barbares, des meurtriers, vous êtes ... »

Insensible aux accusations, Maurice, tout à sa victoire, continua :

« Il s'agissait d'une grenade type MKII, peinte en rouge pour l'occasion. Réussi, n'est-ce-pas ? Les Boches, on savait qu'ils allaient venir, on a nos sources. Bon, dépêche-toi. Les camarades nous attendent. Si on traîne, on va se faire coffrer par la Milice. »

Suzanne venait de servir la Résistance, de réussir un fait d'armes, de mériter une médaille nationale. Elle venait surtout d'être utilisée, trahie, abusée par son propre frère. Elle venait de participer à une boucherie, de servir de leurre, de tuer par procuration. Sa vie d'adulte venait de commencer.